

**LA CONFESSION
D'UN
LACHE**

De

Paul G. Sergeant

Aux deux femmes qui m'ont réellement

Aimé et que je n'ai pas su

Aimer comme je le devais.

A toi ma mère, Fernande

A toi mon amie, Dominique

Paul G. Sergeant.

CHAPITRE 1 :

Dans ma prison tout est triste, tout est gris, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les jours passent comme des heures, dans une monotonie implacable, dans un rite tout absolu où tout mouvement, toute lueur, toute attitude sont régulièrement programmés, prévisibles. Aucun événement extérieur ne peut perturber ce rythme lent, destructeur de toutes énergies. Mes gardes accentuent cette sensation, en se composant un visage aussi sobre, aussi sympathique que toutes les portes de ma geôle : strictes et efficaces. Tout comme mes frères d'infortune, je subis, sans réagir, sans aucune volonté de me révolter contre cette ambiance, car j'ai été jugé coupable. Et je l'admets, je l'étais.

Mon crime est le pire des crimes que l'être humain puisse commettre dans cet univers mesquin, j'ai tué mon seul amour. J'ai laissé s'enfuir de ce monde composé de millions de fourmis, de nains universels, un être cher qui m'a donné tout son amour, dans ma chair a laissé une triste trace indélébile, éternelle, tout au moins tant que, sur cette terre, un souffle de vie me sera accordé. Dans une France, peuplée à l'époque d'une soixantaine de millions d'individus, le futile hasard, manipulateur subtil, a voulu que nous nous rencontrions, décidé que deux êtres isolés, perdus dans un monde où ils se sentaient inadaptés, se découvrent pour le bonheur d'un amour et le malheur d'un drame.

Inconscients de cette aventure écrite par un destin sadique, nous avons accepté d'appivoiser nos peurs d'enfants, de mettre en commun nos espoirs futiles, de partager des moments de rêves consentis, de nous mentir pour maintenir la subtile fragilité d'un couple, de nous aimer hypocritement, pour l'un, passionnément, pour l'autre, en attendant mieux. Le piège s'est refermé sur le lucide, sur le profiteuse, sur le fier, sur l'orgueilleux, sur l'individu imbu de sa personne : le piège s'est refermé sur moi.

Progressivement, l'amour a vraiment grandi, les sentiments se sont épaouis. Sans y prêter une attention quelconque, j'ai laissé faire, en pensant à tout moment pouvoir maîtriser le phénomène. Mais il n'en fut rien : quand cet amour s'est fragilisé pour une futilité, je l'ai laissé s'enfuir sans en prévoir les conséquences néfastes. Il a disparu de mon monde, de mon quotidien. Et par le fait de son absence, j'ai senti, en égoïste sublime, à ce moment tardif, que j'en avais besoin : il était essentiel à mon équilibre, il m'était vital. Avec maladresse, j'ai tenté de le faire renaître, de le reconstruire en me faisant miel, en suscitant des réactions de tendresse, en multipliant les gestes d'attention, mais rien n'aboutissait. Le mal était là et faisait

son œuvre destructrice sans appel, en s'associant avec l'indifférence et l'attitude inconsciente, se caractérisant par le repli sur soi de l'être aimé. Devant ce mur construit par l'autre, j'étais impuissant. Et au lieu de réagir, de me battre pour sauver tout ce qu'il était possible de sauver, je me suis plongé dans mon monde, dans un univers précaire où l'intermittence du travail et des relations était de mise : je me suis drogué au boulot, comme d'autres le font à la cocaïne ou avec divers expédients. Cette éphémère escapade me rendit plus fragile, les missions se multipliaient souvent et mes cicatrices sentimentales grossissaient, amplifiant mon mal de mâle délaissé.

Alors je me suis rendu à l'évidence et aux autorités de mes sentiments, prêt à subir la punition méritée. Depuis, dans cette prison triste où tout est gris, je subsiste. Les jours passent comme des minutes, avec la même régularité monotone. Mon travail m'a lâché et je n'ai rien fait pour le retrouver, pour revivre socialement. J'ai tout abandonné et j'ai accepté la prison. Une prison, une geôle, un isolement consenti, telle est ma damnation. Je n'ai plus aucune énergie, plus aucun besoin, plus aucun tracas, plus aucune envie, plus aucune vie. Le temps agit sur mon faible organisme comme un meurtrier consciencieux, il œuvre désormais en silence avec mon lâche consentement. Il y a dans ce beau monde plusieurs façons de mourir : on peut mourir de vieillesse, dans son lit, en laissant agir la nature. On peut aussi périr bêtement en traversant une rue et se faire happer par l'un des très nombreux véhicules grondants inventés par la société dite moderne, sans pouvoir maîtriser leurs effets trop néfastes. On peut tout aussi bien disparaître en héros moderne, en chevalier médiatique, en faisant des reportages risqués au Kosovo, en Afghanistan ou en Israël pour nourrir les besoins en informations d'une nation inculte et conditionnée pour consommer le futile autant que le superflu. Les événements ont choisi pour moi une autre forme de mort ou, plus exactement, j'ai choisi le dépérissement dans l'isolement total, dans une prison digne et à la mesure de ma couardise morale, avec en prime le poids coupable d'une si longue absence si mal vécue, si mal acceptée.

Depuis, mon allure physique s'est transformée. D'être fringant je suis devenu une épave humaine, grossissant à vue d'œil, négligeant toute propreté capillaire, délaissant rasoir et brosses en tout genre. Je m'alimente de plus en plus d'ersatz de nourritures terrestres et intellectuelles, mais en quantité désordonnée, quasi continuellement pour que le vide, le néant, qui comblaient ma vie, disparaissent le temps d'un grignotage aléatoire. Dans cette prison, l'obèse est apparu et sa vie n'a plus aucun sens, une mort serait plus douce. Comme dans un jour sans fin, par routine, les subterfuges d'une

existence prennent le pas sur mes états d'âmes morbides et prolongent la sensation morne d'être pour simplement être. Les gardiens de ma folie sont là pour me le rappeler : Internet, télévision, radio, voisinage, pauses naturelles, nourriture et parfois humour entretiennent l'illusion passive, alors que je réclame une occlusion définitive, une mort clinique. Dans mon univers d'un appartement de soixante-dix mètres carrés, j'accepte mon sort, ma déchéance, son absence parce que j'ai omis de vivre l'instant, de m'impliquer dans les moments essentiels et de déclarer à mon amie ma flamme, pour consumer avec elle un amour fort et passionnel. Mon cri de désespoir ne peut plus rien : « Bébé, reviens, je t'aime ! » Le mal est fait. Je vais errer dans mon monde, attendant la déchéance finale, implorant un changement radical d'état, il n'y a plus de vie dans mon désespoir. Je n'ai plus qu'à me pendre à la branche d'une étoile perdue dans une nuit morbide. C'est tout ce que je mérite, car je n'ai pas su. J'ai tout brisé, je n'ai pas tout fait. Mais en étais-je le maître ? Je ne sais pas, je ne sais plus.

Pourtant tout aurait pu, tout aurait dû être simple, beau, magique et pur, comme je l'ai souvent rêvé. Mais non, il ne l'a pas voulu ainsi. Comme si tout malheur, non maîtrisé, dépendait de l'Être suprême, ignoré tant qu'on n'a pas besoin de lui, besoin d'un coupable facile. Et puis voilà, il n'y a plus, c'est la fin.

CHAPITRE 2 :

Le début, je ne sais plus exactement comment cela s'est passé, comment le tout s'est développé, comment le tout s'est auto-détruit. Tout me revient en vrac, les bons moments, comme les mauvais, les plus tendres, les sordides, les révoltants et les démoralisants. Je les ai tous vécus, en pensant les partager, en pensant être deux, en rêvant d'être un couple.

Composer un couple avec deux individus, nés quelque part, dans des situations géographiques très différentes, ayant vécu une enfance baignée dans une ambiance et une culture toutes autres, grandi avec ses problèmes, ses complexes, ses conflits familiaux, est un véritable exploit. Certaines personnes tentent de le réaliser, en voulant y trouver en plus un trésor extrême appelé bonheur.

Cette quête effrénée est le but de chaque être humain. Qu'il le concède ou le nie, il court après. Certains pensent le trouver entier, énorme, dans tous les instants, dans tous leurs actes. D'autres, plus philosophes, plus sages, songent à le trouver par bribes. Un instant, un sourire, un baiser, une ambiance, une lumière, une main qui se tend, un encouragement, un rire, un souvenir... Tous ces petits espaces temps, dégustés tout le long d'une vie, produisent le bonheur par leur somme. Le bilan de ces instants nous apporte une satisfaction précaire, fragile, éphémère, mais tangible. Elle peut se quantifier en éléments matériels, comme en sensations fugaces de bien-être tentant systématiquement de biffer les moments tristes, les peines, les douleurs. Mais on n'y peut rien, ils sont là eux aussi et en font partie.

Le bonheur, je ne l'avais jamais appréhendé. Il était chez moi de façon naturelle. Né en Algérie, un pays de soleil, de sourires et d'espoirs, mon enfance avait été baignée par une chaude ambiance familiale. Ma propre famille était réduite : un père et une mère ; mais elle était dépendante de la troupe, de la smala sympathique de tous les autres membres de la famille élargie : grand-mère, oncles, tantes, cousins, cousines. Un clan composé de cinq couples, trois célibataires et cinq enfants, les autres membres étaient en route ou à venir. L'avenir était radieux, simple sûrement, mais prometteur. La joie de vivre, de nous réunir et de profiter ensemble, sans le savoir, des instants présents suffisait largement à nous enrichir de bonheurs insoupçonnés. J'ai grandi avec ces bonheurs.

En Algérie, avant l'indépendance, la tension sociale était faible, malgré la présence des indigènes. Et ne voyez en ce terme aucun dénigrement, ni racisme quelconque de ma part, c'est ainsi que l'on appelle dans le monde entier les gens originaires d'un pays. Uniquement les hommes politiques

voyaient, dans l'avenir de ce beau pays, tracas, problèmes, incompatibilité des modes de vie et des cultures, alors que du mélange naissait une force indéniable, un équilibre, se mettant doucement en place pour le bonheur de chacun. En dehors d'une poignée de vrais colons, possédant terres, fortunes et main-d'œuvre abondante, tout le reste de la population, dans sa grande majorité, n'était composée que de simples gens, prêts à s'investir à fond dans la perspective d'une amélioration de leurs conditions de vie, dans le partage, la communion et le respect de chacun.

Mais non, les français de la métropole avaient décidé pour nous, pour le bien de la France et pour celui de l'histoire, celle qui ne ferait plus honte au pays colonisateur. En fait, ne connaissant pas la situation réelle de l'Algérie, ces français de là-bas, de la grande métropole, les « patos* » comme nous les appelions, ne comprenaient pas pourquoi ils devaient envoyer leurs fils faire la guerre pour protéger des exploiters, des colons avides d'injustice et de profits plus qu'honteux. Cette incompréhension a engendré notre départ de notre terre natale, de notre paradis.

Mon départ, comme celui de tous les pieds-noirs, fut une véritable épreuve, vécue par moi comme un jeu, inconscient à mon âge (huit/neuf ans) de la situation tragique du moment. Des centaines de familles avaient envahi les aires des ports et des aéroports et avaient campé là, dans la longue attente d'un embarquement illusoire. Hommes, femmes, enfants et bébés passèrent deux à trois nuits à la belle étoile ou sous une tente, avant d'atteindre l'intérieur des locaux des ports et aéroports, pour obtenir l'espoir de partir de ce pays, délaissé par la France. Après trois grandes nuits d'attente, de patience et de privations, j'ai pu enfin prendre l'avion qui me permit de débarquer, en pleine nuit, en France, plus précisément à Toulouse avec la tante de ma mère, tata Denise, ma tante Alice, sa fille Corinne et ma mère. Des responsables d'organismes «humanitaires» nous dirigèrent vers des centres précaires d'hébergement pour passer une nuit et, après un somme réparateur, nous prîmes le train pour retrouver une partie de la famille, résidant depuis peu à Marseille. Durant le trajet, les plus anciens pensaient avoir, à regret, laissé leur terre et tous les précieux souvenirs de leur vie. Les plus jeunes et vigoureux prenaient conscience d'avoir perdu leurs plus grands espoirs et les enfants un paradis. C'est dans cet état d'esprit que tous avaient quitté l'Algérie. Mais une fois cette épreuve passée, ils étaient maintenant prêts à surmonter tout obstacle pouvant s'ériger contre eux. Pour les membres de ma famille élargie, tout leur serait facile, car ils étaient vivants, optimistes et travailleurs ; le reste ne serait qu'une question de temps et de patience. A leur âge, ils en avaient à revendre.

La seule tache à mon bonheur fut une chute, à dix-huit mois, de mon petit lit : un petit lit d'enfant, mais assez haut, près d'un mètre vingt. Ma chute fut fracassante. Un instant de distraction et ma mère ne put me rattraper à temps. Pleurs et cris ont dû accompagner mes parents dans leur désarroi, face à mes convulsions spasmodiques et à ma bave naissante aux commissures des lèvres. Ils appelèrent le médecin, il ne sut quoi diagnostiquer. Bien plus tard, des crises convulsives, mais légères, se renouvelèrent de façon régulière chaque mois. Moi, qui étais un enfant remuant, comme bien des enfants, je devenais, l'espace de quelques secondes, un enfant trop sage, un peu absent, subissant quelques frissons indisciplinés, me donnant l'impression curieuse d'être apeuré. Des spécialistes conclurent leurs études en sortant un terme encore inconnu de nous : épilepsie bénigne.

Son caractère bénin se justifia bien plus tard. Avec les soins de quelques nouveaux spécialistes en la matière, cette épilepsie disparut définitivement vers l'âge de quinze, seize ans. Cela n'empêcha pas ma mère de me couvrir, comme un être frêle, pouvant rechuter à tout moment. J'étais le fils unique fragile, sur lequel elle veillait et continuerait toujours de veiller, au nom de l'éternel et indestructible amour maternel.

La plupart du temps, durant cette tendre enfance, j'étais livré à moi-même, pendant que le duo de parents travaillait dur pour assurer la survie d'une société d'emballages plastiques. C'était la grande aventure de mon père. Il était le fils aîné d'une famille de trois garçons et a dû, dès la mort de sa mère, subvenir aux besoins de la famille. Ce n'était pas le maigre salaire du père, simple ouvrier dans une usine de cigarettes, qui pouvait fournir tout le nécessaire vital au groupe. Né dans un quartier pauvre et populaire, il fit tout pour en sortir : il travaillait le jour et suivait des cours de comptabilité le soir. Après tant d'efforts, il réussit à ouvrir un cabinet comptable avec un nombre respectable de clients. Mais cela ne lui suffisait pas. S'il devait sortir de sa condition, il devait le faire bien. Toujours avide de connaissances nouvelles, comme tout être culpabilisé par son manque de savoir scolaire sanctionné par des diplômes officiels, il lut tout ce qui pouvait l'inspirer et lui donner de nouveaux moyens pour s'en sortir. La dernière lecture approfondie d'un article de Sciences et Vie le poussa à s'aventurer vers la création inédite d'une société d'emballages plastiques. Dans ce périple, il entraîna ma mère et quelques employées. Dans sa tête, cette nouvelle activité, innovante en Algérie, lui apporterait, sinon gloire et fortune, au moins une amélioration conséquente de son niveau de vie et aussi de celui de sa famille, à peine fondée.

Les parents trimaient et, lors de ces nombreuses périodes, je restais seul en créant mon monde. Je rêvais souvent tout éveillé à des situations variées. Pour veiller sur moi, en attendant le retour des parents, je mettais l'unique disque d'Elvis Presley que je possédais et j'imaginai que sa seule voix pouvait faire fuir tout énergumène dangereux. Cette manie de rêver, de me créer un monde parallèle, m'a de tout temps suivi dans toutes les phases de ma vie et persiste encore à mon grand âge ; le rêve devenait et restait la panacée du solitaire.

Quant à Véronique, oui elle s'appelait Véronique car je ne vous l'avais pas encore dit, pour elle tout était différent. La colonisation, certes, avait aussi marqué son pays, mais la transition s'était faite en douceur. La vie, à son époque, était encore paisible et les habitudes du bon blanc colonisateur n'avaient point disparu avec l'indépendance du Sénégal. Des militaires français vivaient, avec leurs familles, avec les mêmes privilèges et luxes relatifs. Elle était un des membres d'une de ces familles, Elle avait deux frères et une sœur et était arrivée en deuxième position : les filles d'abord, les garçons ensuite. Elle était aussi l'enfant gâtée de la famille. Elle bénéficiait, sans le vouloir, de l'affection exagérée du paternel. En tout cas, sa sœur et ses frères l'avaient toujours ressenti ainsi.

Patos* : canard en espagnol. Les Français de métropole étaient appelés ainsi à cause de leur démarche en V, rappelant la façon de se mouvoir sur terre des canards.

CHAPITRE 3 :

Chacun à notre tour, nous débarquâmes sur le sol français. J'avais quinze ans lorsque je repris contact avec la ville de Marseille. Sentant la situation se dégrader, mes parents, après notre départ précipité d'Oran, m'avaient une première fois, à l'âge de neuf/dix ans, laissé chez ma grand-mère qui, avec ses deux filles, était partie d'Algérie dès la fin de l'année 1960. En l'an 1962, je connus pour la première fois la France, le froid et la neige. Pour un enfant de cet âge, habitué au soleil, c'était nouveau et amusant.

Je me rappelle très bien ces moments, ils furent pour moi comme ceux d'une grande aventure. La population « pieds-noirs », débarquant en masse sur le sol français, déclencha une panique incontrôlée chez les responsables politiques et une haine, non justifiée, chez les métropolitains. Ils voyaient, dans tous ces émigrés français, la lie des colonisateurs pour laquelle certains de leurs enfants avaient donné ou plus exactement, aux dires des parents, perdu leur vie.

Il fallait nous loger, nous caser était plus juste, au plus vite, dans des conditions de crises engendrant beaucoup d'abus et d'injustices. Les extérieurs de toutes les villes firent l'affaire. Ma grand-mère et ses filles trouvèrent un logement dans une résidence au nom idyllique de «Cité du Roy d'Espagne» où de nombreuses familles pieds-noirs furent relogées. Seulement, si les promoteurs avaient fait vite, l'intendance de la ville n'avait pas suivi leur rythme. L'électricité fit défaut pendant de longs mois, l'eau arrivait au compte-gouttes, les téléphones étaient branchés, mais ne disposaient encore d'aucune ligne. Quant aux transports en commun, la RATM, prise au dépourvu, n'avait pas prévu de prolonger les différentes lignes de bus jusqu'aux abords des nouvelles cités. Chaque habitant de ces nouveaux ensembles, ne possédant pas de véhicule, faisait cinq kilomètres à pied pour atteindre le terminus du bus le plus proche. Je me revois, trimbballant un lourd cartable sur les épaules, ne mesurant qu'un mètre trente, évitant de glisser sur le sol gelé par un hiver mémorable. La neige tombait et je souriais. Je tremblais autant de froid que de joie.

Mais quand l'indépendance du pays fut décrétée et que le calme revint en Algérie, mes parents, ayant investi tout leur argent dans de nouveaux locaux pour la modernisation de leur entreprise d'emballages plastiques, me firent revenir au pays natal. J'y passais encore cinq bonnes années dans la douceur climatique de cet ensoleillé paradis et la bonne ambiance, créée par la population européenne restée encore sur ce sol. Tous les français d'Algérie et ceux de la métropole vivaient dans un microcosme protégé et,

en multipliant les réunions festives pour se retrouver entre eux, tentaient d'oublier la situation extérieure, les changements politiques, l'arrivée d'anciens combattants algériens au pouvoir. Ces derniers voulurent imposer leurs vues revanchardes sur la population européenne et ne cessèrent de l'importuner par tous les moyens. Mon père fut victime de l'un de ces partisans guerriers de l'Algérie algérienne.

Un de ces anciens combattants, nommé contrôleur fiscal par les fils de la révolution algérienne, arriva dans les nouveaux locaux de la société d'emballages plastiques du paternel, accompagné par deux policiers en tenue. Honteux de la situation, les deux pandores algériens sous ses ordres s'en voulaient presque d'escorter un aussi présomptueux et irrespectueux homme du pouvoir. Ils avaient même de la compassion pour mon père qui, calmement et minutieusement, expliquait à ce personnage, imbu de sa personne, les rudiments des techniques comptables. Le paternel n'avait rien à cacher ni aucun intérêt à se moquer de ce représentant du pouvoir. Il expliqua encore et encore à ce fils de la révolution toute sa comptabilité, mais hélas sans aucun succès. Le moudjahidin ne comprenait rien et ne voulait rien savoir. Un roudi, à la tête d'une entreprise faisant travailler plus d'une trentaine d'ouvriers algériens, tunisiens et marocains, ne pouvait être honnête. Il dissimulait forcément quelque chose. Que voulez-vous ? On ne pouvait pas impunément passer des djebels, où la majeure partie de ces gens résistait activement et féroce­ment contre les forces françaises, subissant un endoctrinement intensif, à de l'analyse de comptes de gestion d'une entreprise dynamique. La confrontation fut houleuse et aboutit sur un : «Monsieur, vous êtes de mauvaise foi ! » de mon père, à l'adresse de l'ancien combattant, érigé en suprême contrôleur fiscal. Les compétences et la souplesse d'esprit lui faisant défaut, le «Moudjahidin » réagit violemment en claquant la porte du bureau et partit en jurant qu'il se souviendrait de cette insulte. Les deux policiers algériens ne le suivirent pas tout de suite, ils s'excusèrent auprès de mon père, puis s'en allèrent. Mon paternel avait gaffé. Sa réaction avait été naturelle, mais peu appréciée par ce genre de personnage. Il pressentit une action à son encontre et décida de fuir vers la France, par le Maroc espagnol. Aussitôt, il remplit sa voiture d'affaires essentielles et, avec ma mère, prit la route le soir même. Quant à moi, j'étais absent lors de l'incident : mes deux parents m'avaient, et pour la première fois, permis d'aller améliorer mon anglais dans une famille très britannique, par l'intermédiaire d'un organisme spécialisé. La présence d'esprit paternelle eut du bon. Dès le lendemain de ce départ assez précipité, l'agent du pouvoir, en envoyant une note nominative à tous les points frontière du

pays, avait annulé le document officiel octroyé à mon père bien des mois avant, autorisant les Français et les étrangers à sortir du pays en toute légalité. Cette fuite fit débarquer mes parents sur le sol marseillais, je les retrouvais juste après mon magnifique séjour linguistique en Angleterre. Une nouvelle vie m'attendait et c'était peu dire.

Je découvris, un peu plus tard, la France et ses étudiants contestataires, « mai 68 » et ses péripéties, le désordre et la politique ; je n'y comprenais rien. Tout commença réellement pour moi, le jour de mon anniversaire : le 13 mai 1968, date quelque peu symbolique, puisque dix ans avant, le général De Gaulle déclarait à toute la population pieds-noirs qu'il l'avait comprise, lors d'une réunion politique à Alger. Tous, à ce jour, peuvent se rendre compte à quel point il l'avait comprise. D'autres 13 mai, en dehors de celui-ci et de 1952, année de ma naissance, marquèrent de leur sceau historique d'autres événements aussi importants. Mais dès ce 13 mai 68 et durant les autres jours qui suivirent, mon père m'obligea à me rendre au lycée, alors que tous les professeurs étaient en grève et le bâtiment scolaire vide. Une fois dans l'enceinte, le directeur ne voulait plus me laisser partir, pas avant la fin officielle des cours, disait-il. Il rajoutait : il était le responsable de ma personne auprès de mes parents qui m'avaient envoyé au lycée. Pour cette unique raison, valable à ses yeux, il restait intransigeant.

Pendant cette fameuse année, j'appris des mots nouveaux comme : anarchistes, communistes, fascistes, maoïstes, la dialectique, manifestation, grève, défilés ; mais aussi caresses buccales, liberté sexuelle, amour libre, sous le pavé la plage, rêvons la société et le discours. Oui, le discours ! C'était un mot très important ! Tout le monde se devait d'avoir un discours et de s'exprimer pour dire tout et le contraire de tout. Les amphis du lycée se remplissaient pour n'importe quel motif et de jeunes chevelus écervelés prenaient la parole au nom de grands principes ou de pensées de leaders politiques très très variés, tels que Mao ou Ché ou bien encore Lénine et Proudhon; des gens que l'on ne m'avait jamais présentés ni permis de connaître par la lecture d'ouvrages les concernant.

J'ai vu alors des garçons, très passifs en cours, se transformer en virulents tribuns, faire des discours de plus de cent phrases, alors qu'en classe leur vocabulaire se limitait à une vingtaine de mots, quand ils étaient en forme. Les filles n'étaient pas en reste, elles prenaient tout autant la parole pour dire autant de choses, mais avec leurs mots à elles. Cette agitation, cette manifestation de leur capacité à s'exprimer, à prendre des responsabilités, leur permit de se sentir exister dans un monde où on ne les considérait pas à

leur juste valeur. Emplis de cette liberté assumée, les jeunes gens partirent se battre contre l'opresseur, les inégalités et les tabous de toutes sortes, suivis, voire encadrés, par d'inassouvis révolutionnaires trentenaires qui se sentaient revivre. Ces derniers s'intitulèrent leaders de ces mouvements indisciplinés et profitèrent souvent de la situation et de la candeur de quelques belles et naïves jeunes filles pour leur exposer d'autres arguments, très naturels. La révolution passait aussi par la révolution sexuelle, un domaine souvent réservé aux adultes. Ces jeunes pousses enfin libérées l'exploraient maintenant. A seize ans, débarquant d'une Algérie encore toute neuve, j'étais dépassé. Mais je pense, à juste titre, que je n'étais pas le seul, c'était un vrai foutoir.

Une fois cette crise digérée par toute la France, je vécus paisiblement à Marseille. D'une part, je subissais la volonté ancrée de mon père, souhaitant que j'entreprenne des études comptables. Il avait en tête de me voir reprendre, un jour, la direction de son cabinet comptable : cabinet comptable juste créé au retour d'Afrique du nord. Moi, je rêvais d'autre chose, mais rien n'était encore fixé dans mon esprit. Et, d'autre part, je suivais l'épopée du club de football de la ville : l'Olympique de Marseille.

L'Olympique de Marseille, une légende, des souvenirs, des rires, des cris, de la passion. Du départ de Joseph, à l'arrivée de Tapie, en passant par Skoblar, Magnuson et autres vedettes venues du Brésil, tout y est passé, tout y est encore incrusté dans ma mémoire. Du froid vif qui nous a, mon cousin Alain et moi, congelés juste avant l'arrivée sur le terrain des équipes stars de l'époque, Marseille et Saint Etienne, à la chaleur étouffante, provoquée par une foule immense, venue accueillir l'équipe européenne reine de cette époque bénie : la grande Ajax d'Amsterdam. Tout est encore présent dans mon esprit. Pour tout jeune marseillais ou résidant à Marseille, c'était et c'est toujours un passage culturel obligé ; où, plus que l'intérêt du match, certes essentiel, l'ambiance et la convivialité avaient et ont toujours une énorme importance. Habités du quart de virage nord se regroupaient là pour voir agir des gloires appréciées comme Magnuson, Gresse, Jairshino ou bien plus tard un anglais à l'esprit méditerranéen, un certain Waddle. Si le match commençait à 15 H, ils étaient déjà là à onze heures, armés de paniers de victuailles et d'une bonne humeur à l'épreuve de toutes les intempéries. On retrouvait souvent les mêmes personnes : les cinq ou six copains lançant la litanie de slogans d'encouragements imagés. La famille Parrizi, d'origine italienne, au grand complet. Le chauffeur de taxi Mickey, à l'accent prononcé, qui balançait, tout le long du match, des évidences ou des commentaires incisifs sur la qualité du match ou sur le manque d'éner-

gie de certains joueurs. Le discret et amateur chevronné Mohamed, maçon de son état, qui avait une vision et une analyse très pointues du jeu et nous, mon cousin et moi. Tous ces habitués vibraient à chaque action de leurs héros, commentaient avec passion les attaques, en les truffant d'expressions colorées et chantantes. Dans d'autres secteurs du stade, des bandas agrémentaient les différentes contre-attaques rapides par des accompagnements musicaux, conclus à chaque fois, sans réserve, par des «Olés» impressionnants, repris en chœur par tout un stade comble. Malgré le froid de certaines soirées balayées par le mistral, aucun spectateur ne pouvait le ressentir dans cette chaudière supportrice ; s'il frissonnait c'était de passion. Qui n'a pas vécu un match dans une telle ambiance, ne peut vibrer en regardant un match de football. Surtout s'il se prive, ô extrême injure, du bel accent, des fameuses galéjades et jeux de mots approximatifs de Mickey tels que :

— Allez Gresse, dans la joie !

— Il va nous faire dresser les cheveux sur la tête, le bon Petit Père Huck !

Le tout ponctué par le spécifique « Putain de con ! » Ou bien de l'ardeur toute surprenante d'une jeune supportrice de 13 ans à la voix puissante et chantante. Je la revois, déçue par le ratage d'un gardien de but dénommé Escalé et propriétaire d'une pizzeria, se levant et gueulant clairement, au-dessus du brouhaha d'une foule énorme :

— Putain, con ! Tu ne l'as toujours pas digérée ta pizza, Escalé de mes deux !

Applaudie et confortée par toute l'assistance proche, elle saluait son public après sa prestation vocale tonitruante. Tout était réuni pour passer un bon moment.

Bien entendu, il y avait, comme partout, dans les autres emplacements du stade, la mauvaise graine défonçant les grillages, jouant avec les nerfs des forces de l'ordre, insultant l'équipe visiteuse, criant à tue-tête : « enculé » à chaque dégagement d'un gardien de but ou pire encore attendant la sortie de l'arbitre, indélicat envers leur équipe déesse, pour lui réserver un sort douloureux. Mais tout cela était à l'image de la ville : criarde, violente, bonne enfant, chantante, populaire, vulgaire, mais au grand cœur, un cœur ouvert à tous. Le soleil et le mistral, qui balayait tout sur son passage, faisaient tout pardonner à cette sacrée ville.

CHAPITRE 4 :

Dans cette ville et cette ambiance, je suivis mes études jusqu'à l'obtention du baccalauréat comptable, tant souhaité par mon père. J'eus droit de sa part, pour la première et dernière fois, à un cadeau- une chaîne Hi-fi-, récompensant un succès qu'il fut scolaire ou autre. Fort de cette réussite, j'entrepris de continuer mes études à l'université d'Aix en Provence, pour suivre des cours de sciences économiques. Mais après deux ans, je compris que la vie et le travail universitaires n'étaient pas pour moi, au grand désespoir de mon père ; j'étais encore une fois trop livré à moi-même pour pouvoir dignement suivre efficacement les cours prodigués çà et là dans l'espace universitaire, comme dans un vaste libre-service. Pour compenser cet échec, tout au moins de son point de vue, le paternel voulut m' enrôler dans son cabinet comptable et tenta de me former.

L'intégration fut difficile, car nous avions et avons toujours, tous les deux, un caractère de cochon. Lors de mes missions comptables d'intérim chez des étrangers, j'arrivais à me faire apprécier, mais rarement dans le cabinet du père. Le travail de son fils devait être irréprochable et il s'acharnait sur moi pour obtenir ce résultat parfait. A chaque écriture enregistrée dans les différents livres comptables, il était derrière moi, dénigrant la rondeur d'un neuf mal fait ou bien encore l'alignement de différentes suites de chiffres, même si toutes les opérations et calculs étaient exacts. Le résultat et la rapidité du travail ne lui importaient peu, il mettait un point d'honneur pour me voir améliorer la présentation, la tenue des livres de comptes. J'avais, et j'ai toujours, une écriture de chat ne pouvant le satisfaire. J'étais dans l'incapacité, malgré mes nombreux efforts, d'améliorer ma mauvaise écriture comme le souhaitait le paternel. Heureusement, les inventeurs de la machine à écrire, puis des ordinateurs et de leurs traitements de texte vinrent, bien plus tard, à mon secours.

Chez les étrangers, une fois mon boulot terminé, je rentrais chez moi et j'oubliais la plupart des choses ; chez mon père, le travail et la formation n'avaient pas de limite horaire, ils s'effectuaient autant dans le cabinet comptable que dans la demeure familiale. J'étais loin d'être un mauvais élément ou un gros et intolérable fainéant, mais cet acharnement injustifié était insupportable. Et comme, devant ses autres employés, je ne me privais pas de riposter à ses attaques arbitraires, la tension grandissait ; car le maître incontesté des lieux était humilié. Dans son esprit entêté, le bachelier se révoltait contre l'autodidacte. Le petit con osait répondre au créateur de ses jours, à celui qui, par son travail acharné, le nourrissait, l'habillait et

assurait ses loisirs. La coupe fut forcément rapidement pleine. Tant et si bien qu'un jour, je décidai de changer radicalement de branche et optai pour un départ vers la capitale, pour y trouver une école de cinéma, voulant bien de moi. Le père sourit, dénigrant la volonté réelle de son incapable rejeton, la mère s'inquiéta. Leur attitude s'inversa quand je réussis l'examen d'entrée et pris pension dans les locaux de cette école, façonnant aux métiers du cinéma et de l'audiovisuel. Lors de cette formation, mes talents de monteur et de metteur en images firent de l'effet et j'obtins, après les deux ans d'études, deux beaux diplômes avec mention. Sur le moment, j'en étais fier. Mais bien vite je pus apprécier, à leur juste valeur (nulle), ces beaux papiers délivrés et signés par l'école de cinéma.

L'enseignement assimilé, le cœur léger, des illusions plein la tête, (le rêve encore et toujours) de l'inconscience en guise de courage, j'affrontais l'épreuve fastidieuse : celle de trouver le premier emploi dans ce monde trop fermé de l'audiovisuel. Ma première formation comptable me sauva radicalement du désespoir. Elle me permit d'effectuer, en attendant ce fameux premier engagement, des missions d'intérim comptables assurant mon quotidien et, même parfois, le superflu. Le père voyait cette situation d'un bon œil. Il se disait : quand le petit aura fini de s'amuser, il reviendra dans le giron familial pour retrouver le cabinet comptable. La mère redevenait inquiète et m'aidait du mieux qu'elle le pouvait, en cachette de mon père.

Après pas mal d'acharnement volontaire, de nombreuses missions d'intérim et de belles combines échafaudées avec un camarade de formation pour obtenir enfin des cartes professionnelles auprès du Centre National du Cinéma, seule référence officielle à l'époque, mon premier engagement professionnel se matérialisa, à la télévision, un fameux 5 juin 1979, dans une mission d'assistant réalisateur. Il s'agissait du montage de deux reportages de cinquante-deux minutes, tourné en Colombie par un réalisateur et un producteur zélés. Le producteur était du genre vieux journaliste bourlingueur, vouant aux mots un pouvoir essentiel, tant et si bien qu'il se disputait souvent et gentiment avec le réalisateur, donnant, lui, toujours la priorité à l'image sur le commentaire. Je me souviens encore d'un argument assez déroutant du journaliste, déclarant à son réalisateur :

— Mais pourquoi tu le montres, si tu ne veux pas que j'en parle ?

La sempiternelle guéguerre entre les baveux et les gens de l'image se matérialisait là devant mes yeux. C'était un avant-goût de ce que j'allais connaître dans d'autres situations similaires. Le montage dura dix jours et

je pus montrer à toute l'équipe ma bonne volonté, mon sens artistique acéré et mon professionnalisme. En récompense, le réalisateur me proposa de travailler avec lui sur son prochain sujet. Le pas venait d'être franchi, j'étais enfin admis dans ce milieu. L'un de mes rêves commençait à se réaliser. Mais allait-il durer ? Tel était l'enjeu de mon aventure.

Par bonheur, les missions se succédèrent. Certes, les premières fois, le temps écoulé, entre une mission et une autre, était assez long et je retrouvais avec plaisir les gens du planning de mon employeur intérimaire comptable, pour compenser cet état. Mais progressivement, la bonne dame du planning d'Antenne 2 me fit de plus en plus confiance, les échos sur mon travail étaient très positifs. J'étais considéré comme un bon élément et on commençait à me rechercher dans diverses productions. Cela me fit énormément plaisir, évidemment ; même si mon boulot de technicien intermittent du spectacle, par définition, restait irrémédiablement précaire. Mais, j'étais dans la place.

Quelques mois plus tard, j'obtins le nombre d'heures requis et nécessaire pour bénéficier des ASSEDIC spectacles et cela fut un réconfort supplémentaire. Je venais d'être considéré par les « hautes instances » comme un vrai professionnel. Quel pied ! Je continuais malgré tout à effectuer quelques brèves missions d'intérim comptable, pour ne pas perdre la main, dans la perspective d'un changement catastrophique de ma situation. Mais, il n'en fut rien. J'enchaînais missions après missions. Une émission régulière intitulée « Fenêtre sur... » donnait la possibilité à de nombreux réalisateurs de fabriquer des sujets de 26 minutes sur des thèmes très variés et le planning me programmat régulièrement dessus. On traitait tout autant la restauration d'un château que la vie de la comtesse de Ségur au village de l'Aigle ou bien encore de l'avenir du traitement des richesses de la mer. Tous ces sujets occupaient chaque jour la tranche horaire intéressante de 17H, il fallait pour la remplir produire un certain nombre de reportages. J'avais pour mission, auprès d'un réalisateur, d'être le lien entre l'atelier de production, gérant le budget, et tous les membres des équipes artistiques et techniques nécessaires pour le bon déroulement de son tournage. Je m'occupais tout autant de l'organisation précise de sa réalisation, en obtenant toutes les autorisations officielles réclamées pour le tournage, assurant les réservations d'hôtel et des restaurants pour alimenter l'ardeur des techniciens et assumant toutes autres démarches de ce genre, que de la partie artistique en choisissant et livrant, lors du tournage, tous les accessoires et costumes nécessaires pour la réalisation de l'émission ou, lors de la post production, toutes les musiques susceptibles d'agrémenter correcte-

ment certaines séquences du sujet. C'était un travail où il était vital d'être un bon organisateur, planificateur, un homme touche à tout, à l'écoute des demandes de tout le monde, tout en faisant respecter les consignes strictes de l'atelier de production, mais capable aussi d'instaurer une bonne ambiance entre tous les membres de l'équipe, pour que celle-ci fournisse au réalisateur son maximum. Une mission dans laquelle, sans me vanter, j'excellais, pour le bien avant tout de l'émission. Pour tout cela, j'étais assez demandé et n'arrivais plus à mettre sur pied des temps de repos ou quelques vacances. Les propositions de travail étaient concrètes là, maintenant. Elles pouvaient ne plus se représenter, si j'avais l'outrecuidance de les refuser. Disponibilité permanente était l'une des consignes implacables qu'il fallait respecter, pour pouvoir se faire une petite place dans ce monde télévisuel.

CHAPITRE 5 :

J'ai donc ainsi effectué plusieurs missions en tant qu'assistant-réalisateur sur différents reportages, sur différentes émissions. Par ce biais, j'ai découvert le Château de Pierrefonds, restauré par Violet le duc, appris beaucoup de choses sur Audiberti, sur Pagnol, sur la danse classique, rencontré des stars comme le délicieux Claude Nougaro, croisé la route d'incontestables vedettes internationales comme Christopher Walken, Robert De Niro, Al Pacino, pris la dimension de monstres sacrés du petit écran comme Guy Lux, Léon Zitrone, Pierre Tchernia et Dorothée.

Dorothée : une étape conséquente pour ma carrière naissante. J'ai passé plus de trois ans en compagnie de toute son équipe, composée de comédiens et de membres de la production. Et cela marqua un individu comme moi, je dois vraiment le confesser. J'effectuais pour cette grande équipe mon travail d'assistant réalisateur, mais il n'était pas limité aux réelles définitions de ce poste. Un assistant-réalisateur, comme son nom l'indique, devrait assister son réalisateur dans les domaines techniques et artistiques afin qu'il puisse mettre en images son émission de la meilleure façon possible. Or, si j'assumais cette partie du programme vis à vis du réalisateur de la semaine, j'agissais dès le départ de la conception du produit jusqu'à sa finition. J'étais à l'écoute des scénaristes, écrivant les scènes de liaison entre chaque diffusion de dessins animés, rubriques diverses ou fictions pour la jeunesse. Et pour concrétiser cela, je devais fournir sur le plateau tous les accessoires, voire les éléments de décor allant illustrer la scène écrite. J'avais bien sûr droit à l'aide des accessoiristes et des décorateurs de la maison Antenne 2, mais parfois des éléments insolites survenaient et je devenais l'homme à tout faire, celui de toutes les situations, même les plus rocambolesques, l'homme aux mille ressources. Commander 100 kilogrammes de bonbons, faire venir un chimpanzé sur le plateau, trouver 20 sacs de jute, louer un ours en peluche de trois mètres de haut étaient pour moi des missions plus du tout considérées comme impossibles. J'agissais comme assistant costumier, illustrateur musical, régisseur, « calmateur » de crises en tout genre entre la technique et les comédiens, entre ces deux catégories de personnes ou entre gens faisant partie de la même catégorie. Rien ne m'était épargné. Mon action était couronnée de succès et tout le monde m'en était apparemment reconnaissant. Si je dis apparemment, c'est que dans ce milieu toute situation étant très précaire, on ne peut réellement pas compter sur l'appui de gens ayant un brin de pouvoir pour faciliter votre fragile carrière, étant eux-mêmes sujets à des changements imprévisibles, ne ménageant pas l'évolution de leur propre carrière. Alors j'appréciais sur le moment leurs

compliments, leurs manifestations de leur satisfaction, mais je savais très bien que cet aspect des choses était éphémère et inconsistant.

Le travail était assuré, j'offrais mes services sans compter et, pour un ancien postulant à l'expertise comptable, cela faisait du bien. Il y avait une seule chose que je comptais, et plutôt deux fois qu'une, c'étaient les heures supplémentaires. Mais résidait une seule fausse note à cette symphonie d'éléments positifs : je vivais seul, dans une capitale assez rude et ingrate. Il y avait bien une grande partie de la famille, du côté de ma mère, vivant à Paris et la région parisienne, me facilitant souvent la vie : lessive, repassage, quelques repas assurés les week-ends. Mais, ce n'était pas ce genre de compagnie dont je rêvais pour agrémenter ma vie, j'en désirais une plus intime.

Quand le temps de ma mission se terminait, je me retrouvais souvent seul, sans but, sans énergie, puisque je l'avais toute consommée lors de mes travaux. Je me sentais comme une bête en cage tournant en rond, un mercenaire dans l'attente d'une mission, un inadapté à son monde, un inutile espérant l'action. Et quand le travail, dépendant des plannings capricieux, tardait à revenir, je paniquais, j'angoissais ou bien je me réfugiais dans mon monde parallèle, celui du rêve. J'imaginai qu'un producteur important faisait appel à mes services pour une situation très catastrophique, en grand professionnel, j'assumais la tâche, incommensurable à ses yeux, et réussissais à mener à bien le travail confié. Reconnaissant, il me faisait ensuite travailler régulièrement sur ses émissions pendant de longues périodes, pour me permettre enfin de passer à la réalisation d'une de ses nombreuses productions. Ce genre de rêve me permettait de mieux vivre ces moments de stress et de garder l'espoir : fibre ô combien importante et vitale pour un intermittent du spectacle, comme ils disent. De plus en plus, cela ressemblait à un cercle infernal et je me devais d'en sortir.

**A SUIVRE... OU A retrouver sur
Amazon.fr « la confession d'un lâche »**